

LA LETTRE DE DLF CHAMPAGNE – ARDENNE

Président : Jacques DARGAUD
Secrétaire : Francis DEBAR

Siège social : DLF Champagne-Ardenne chez M. et Mme Dargaud,
2B, rue de Chevigné, 51100 REIMS

Lettre n°116 – octobre 2014

RÉUNION DU 4 OCTOBRE 2014

QUELQUES MOTS NOUVEAUX DANS LES DICTIONNAIRES

Petit Larousse 2015 et Petit Robert 2015

Écoresponsable : qui fait preuve de responsabilité à l'égard de l'environnement.

Vapoter : de *vapeur*, avec influence de *crapoter* (tirer sur une cigarette sans avaler la fumée). Fumer une cigarette électronique.

Petit Larousse 2015

Animatronique : abréviation de *animal* et *électronique*. Créature de forme animale ou humaine, robotisée ou animée mécaniquement, qui est utilisée dans les parcs d'attraction ou pour le tournage de films fantastiques...

Annus horribilis : latin « année horrible »

Hystérisation : le fait de se laisser emporter de manière excessive voire obsessionnelle, à propos d'un thème d'actualité, d'une personnalité politique...

Iconique : se dit de ce qui est représentatif d'un courant, d'une époque...

Multivers : ensemble d'univers parmi lesquels figure l'Univers jusque-là observé.

Noniste : qui vote non à un référendum.

Périurbanisation : urbanisation qui s'étend au-delà des banlieues ou de la périphérie d'une ville.

Psychologisation : tendance à donner une importance croissante, voire excessive, à la psychologie dans un domaine donné.

Scud : missile balistique à courte portée de l'ex-URSS. D'où métaphore ironique et familière : critique ou attaque acerbe, virulente.

Surinterpréter : donner un sens exagéré à.

Tag : anglicisme. Il ne s'agit pas ici de graffiti, mais d'un terme d'informatique. Marqueur ou mot clé servant à identifier un élément dans un fichier ou un flux de données, tout en lui attribuant certaines caractéristiques.

Viralité : diffusion rapide et imprévisible sur internet.

Zénitude (ou Zenitude) : état de calme, de sérénité.

Petit Robert 2015

Barista : mot italien, « garçon de café ». Spécialiste de la préparation du café.

Bistronomie : mot-valise de *bistrot* et *gastronomie*. Établissement qui tient du bistrot et du restaurant gastronomique.

Boloss : familier (langage de jeunes). Verlan de *lobotomisé* ou mot-valise de *bourgeois* et *lopette* ? Naïf, imbécile.

Burger : mot anglo-américain. Abréviation de *hamburger*.

Capillotracté : tiré par les cheveux.

Comics : mot anglo-américain. Bande dessinée.

Confirmé : expérimenté. (On peut s'étonner du retard de l'enregistrement de ce sens dans *Le Petit Robert*.)

Cyberattaque : acte de piratage informatique sur internet.

Démondialisation : réorganisation de l'économie internationale s'opposant à la mondialisation libérale.

Dermographe : appareil électrique servant à réaliser des tatouages.

Entre-soi : fait de rester entre personnes d'un même milieu.

Féminicide : meurtre d'une femme.

Fibré : équipé de la fibre optique.

Fracturation : procédé utilisé dans l'extraction d'hydrocarbures, notamment du gaz de schiste, pour augmenter la perméabilité de la couche protectrice en y pratiquant des fractures.

Groover : de *groove*, « qualité rythmique propre aux musiques qui incitent à bouger, à danser ». Produire ce type de musique.

Hashtag : de l'anglais *hash*, « dièse », et *tag*, défini ci-dessus. Mot-clé précédé du signe # permettant de retrouver tous les messages d'un microblog qui le contiennent. Le JO recommande d'employer **mot-dièse**.

Hétéronome : prédominance des représentations hétérosexuelles dans la société.

Hinster : argot anglo-américain. Jeune urbain qui affiche un style vestimentaire et des goûts à la fois pointus, empreints de second degré et à contre-courant de la culture du moment.

Masculinisme : Ensemble des revendications cherchant à promouvoir les droits des hommes (personnes de sexe masculin).

Méthamphétamine : drogue de synthèse psychostimulante dérivée de l'amphétamine.

Selfie : anglicisme de *self*, « soi-même ». Autoportrait numérique.

Taffer : de l'argot des jeunes *taf*, « travail ». Travailler.

Tripper : de l'anglais *trip*, « voyage », d'où l'état qui résulte de l'absorption d'un hallucinogène. 1) Être sous l'effet d'un trip. 2) Fig. : déraisonner. 3) Fig. : prendre du plaisir.

Troll : anglicisme. Il ne s'agit pas ici d'un être de la mythologie nordique. Internaute qui cherche la polémique sur un forum de discussion ou sur les réseaux sociaux.

Végane : abréviation anglo-américaine : « végétarien ». Végétalien dont le mode de vie est respectueux des animaux (habillement, transports...)

Zumba : méthode de fitness [gymnastique de forme] basée sur des mouvements empruntés à différentes danses sud-américaines.

J. D.

L'UNIVERS DE BORIS VIAN

par M. Jean-François HUGOT

Boris Vian a été redécouvert après sa mort. Il était considéré de son vivant comme un auteur scandaleux (*J'irai cracher sur vos tombes*). Après sa mort, on a relu et aimé ses quatre chefs-d'œuvre : *L'Écume des jours*, *L'Herbe rouge*, *L'Arrache-cœur*, *L'Automne à Pékin*.

Il est né, dans un milieu aisé, le 10 mars 1920, à Ville-d'Avray. Sa mère aimait l'opéra, d'où peut-être son prénom : Boris – comme Boris Godounov ! – Boris Vian se moquera de son « *air slave* ».

Il fait ses études à Sèvres, à Versailles, à Paris. Il a des accidents de santé, notamment une cardiopathie qu'on retrouvera chez ses personnages. Ainsi le cœur de Chloé « *battait vite, comme serré dans une coque trop dure* ». Boris Vian eut, semble-t-il, une enfance protégée. Ainsi Wolf, dans *L'Herbe rouge*, dit de ses parents : « *Ils avaient toujours peur pour moi. [...] Ma santé, c'était effrayant. Jusqu'à quinze ans je n'ai pas eu le droit de boire autre chose que de l'eau bouillie.* » De même Clémentine, dans *L'Arrache-cœur*, enferme ses enfants dans une cage pour les protéger.

1939 : il est reçu au concours de Centrale [École centrale des arts et manufactures].

1940 : c'est la débâcle ; à Cap-Breton, chez son parrain, Boris rencontre Michelle Léglise, qu'il épouse le 3 juillet 1941.

1942 : il est ingénieur à L'AFNOR. Au dos d'imprimés, il rédige *L'Écume des jours*.

1946 : il démissionne ; il rencontre Sartre (Jean-Sol Partre dans *L'Écume des jours*.) Publication de *J'irai cracher sur vos tombes* sous le pseudonyme de Vernon Sullivan !

Il faut noter l'importance de la musique et du jazz dans la vie et l'œuvre de Boris Vian. Ainsi Chloé, l'héroïne de *L'Écume des jours*, a été un air enregistré par Duke Ellington en 1940. « *Il y a seulement deux choses : c'est l'amour, de toutes les façons, avec des jolies filles, et la musique de La Nouvelle-Orléans ou de Duke Ellington* » (avant-propos de *L'Écume des jours*).

1947 : Publication de *L'Écume des jours* « *Pour mon bibi* », surnom affectueux de Michelle, et de *L'Automne à Pékin*.

1950 : *L'Herbe rouge*.

1953 : *L'Arrache-cœur*.

Ces livres ont peu de succès.

1947 et 1948 : Boris Vian joue de la trompette dans des clubs parisiens. Il a droit aux amabilités de la critique : « *Boris Vian ne crache plus sur nos tombes mais dans sa trompette* ».

Sa relation avec Michelle se détériore. Ils divorcent.

8 février 1954 : il épouse Ursula Kubler, qu'il a rencontrée en 1950 lors d'un cocktail chez Gallimard. Elle appartenait à la troupe de ballets de Roland Petit.

Il chante :

« *Les baisers de celle
Que ceci que cela
La belle que voilà
Mon ourson, l'Ursula...* »

Le 11 mai 1953, il est intégré à l'illustre corps des Satrapes du Collège de Pataphysique avec Queneau et Prévert.

De 1957 à 1959, il exerce les fonctions de directeur artistique (Philips, Fontana, Barclay).

Le 23 juin 1959, il meurt aux premières images du film *J'irai cracher sur vos tombes* qu'il désavouait.

La vie posthume commence : connu surtout pour des chansons (*Le Déserteur*) et *J'irai cracher sur vos tombes*, Boris Vian devenait un grand romancier. En 1963 *L'Écume des jours* était tiré à un million d'exemplaires.

Le décor des romans de Vian est irréel ou surréel. Il n'est jamais géographiquement situé, ou il est situé d'une façon imaginaire (le désert d'Exopotamie).

Les sujets sont différents :

L'Écume des jours est le roman de l'amour malheureux. C'est l'histoire d'un couple : Colin et Chloé. Elle commence dans la joie et la sensualité. Puis Chloé tombe malade. Elle a un nœufar dans le poumon droit. Colin se ruine en essayant de la guérir. Le roman tourne au désespoir et au cauchemar. La fin, c'est la mort et l'enterrement de Chloé.

L'Herbe rouge est un drame psychologique. Wolf est mal dans sa peau. Il a construit une machine pour retrouver ses souvenirs et les détruire. (On notera la double influence de la psychanalyse et de la science-fiction).

L'Automne à Pékin est un roman fantaisiste. Il s'agit de la construction d'un chemin de fer dans le désert d'Exopotamie.

Mais, quel que soit le sujet, on retrouve l'univers propre à l'auteur. C'est un univers créé par les mots, dont certains sont créés par l'auteur. Il y a les mots

inventés : le « *bigle moi* » (une danse), le « *députodrome* » sur le modèle de vélodrome, le « *reginglot* » (un vin), des mots qui décrivent mieux que les mots réels, comme « *tapotif* » (une brosse à cheveux) ou « *cache-tronche* », sans doute plus efficace qu'un cache-nez !

Mais c'est surtout dans le domaine de la botanique que Boris Vian exerce sa fièvre créatrice. Et, pour égarer le lecteur, il s'amuse à mélanger les termes réels, mais rares, et les mots inventés. Ainsi : « *Il y avait des petits bouts de balsa, de pruche, d'hémlock et d'hickory dans tous les coins* ». Seul « *l'hémlock* » n'existe pas.

Et n'oublions pas les calembours, les contrepèteries (*vergé Saintorix*). Le titre *La Nausée* devient « *Paradoxe sur le dégueulis* » ou « *Choix préalable avant le haut-le-cœur* » !

En outre le double sens des mots oriente la phrase : un personnage fait un calcul dans sa tête, puis le calcul est expulsé par les urines ! On sert des petits fours sur un plateau hercynien et on exécute une ordonnance avec une guillotine.

Boris Vian se plaît aussi à utiliser des expressions toutes faites afin de les commenter ou de les prendre au pied de la lettre. Lazulli dit à Folavril, dans *L'Herbe rouge* : « *Tu es belle, murmura-t-il, comme... comme une lanterne japonaise... allumée [...] Je ne peux pas te dire que tu es belle comme le jour, [...] ça dépend des jours. Mais une lanterne japonaise, c'est toujours joli.* » Autre exemple : « *Il planta là Amadis interloqué dont les pieds se mirent à prendre racine.* »

Les mots créent donc l'histoire : une voyante prévoit l'avenir. Mais si elle le pressent, elle devient une « *reniflante* » qui « *flaire* », qui « *subodore* », qui « *blairnifle* ». L'odorat a remplacé la vue.

Fantaisie des mots, mais aussi fantaisie du style, fondé sur la surprise : surprise des énumérations avec dérapages. Voilà la description d'une église construite « *sans colonnes de pierre, sans arcs, sans doubleaux, sans croisées d'ogive, sans tambour ni trompette et sans soucis du lendemain* ».

Surprise des comparaisons inattendues : une porte claque « *avec le bruit d'une main nue sur une fesse nue* ». Surtout fantaisie des parodies. Boris Vian excelle dans la parodie des styles : style de la recette de cuisine comme la préparation d'un andouillon, style du discours politique, surtout style faussement savant, pseudo-géologique entre autres. « *Il y a des plissements siluro-dévonien, des merveilles. J'aime aussi certains coins de pléistocène où j'ai trouvé des traces de la ville de Clure* ». *Silurien* et *dévonien*, *pléistocène* existent, mais « *siluro-dévonien* » semble une création de Boris Vian.

La fantaisie des styles se double de la fantaisie de l'absurde, ou plutôt d'un absurde qui a une logique différente de la nôtre. Par exemple, le maire qui s'efforce d'enfoncer une chaussette dans son cornet acoustique pour... ne pas entendre, ou encore le pompier appelé en urgence qui ne peut venir que le surlendemain et qui dit : « *Ne laissez pas s'éteindre votre feu* » pour qu'il ne se dérange pas pour rien ! Et il y a l'absurdité du sujet : la construction d'un chemin de fer dans un désert, qui ne sert à rien. Mais cette absurdité a sa logique : il n'y aura pas de voyageurs pour user le chemin de fer !

Mais il y a surtout la fantaisie des choses et des êtres. L'univers de Boris Vian échappe aux classifications habituelles (matière/végétaux/animaux/hommes). L'objet est vivant, il n'est pour ainsi dire jamais simplement matériel. Voilà des canons végétaux qui poussent grâce à la chaleur humaine, un réveil qui se love comme un serpent, une machine à écrire qui frissonne quand on enlève la housse, et, pour couronner le tout, une chaise qui a la fièvre, une chaise Louis XV qui agonise et meurt après avoir vieilli de vingt ans et être devenue une chaise Louis XVI !

Enfin, sous l'influence de la science-fiction, il y a les machines vivantes, à la fois métalliques et charnelles ; ainsi, un lapin modifié, mi-chair, mi-métal, qui a des côtes tubulaires d'acier et qui mange des carottes chromées. Plus agréable et sensuel est l'androïde féminin de *L'Arrache-cœur*, dont on admire « *les seins de peau souple, les hanches flexibles et les articulations miraculeuses des genoux et des épaules.* » Et n'oublions pas les machines cannibales, sous l'influence de l'expressionnisme, qui font penser à *Métropolis*, le film de Fritz Lang.

Les espèces animales se mélangent. Un cormoran ronronne. Un bébé taupe ronronne et rugit. Il n'y a pas de frontières entre l'animal et l'homme. Des animaux font de l'autostop. Inversement l'homme peut se comporter ou être traité comme un animal. Ainsi dans la foire aux vieux traités pire que des bêtes. Dans *L'Arrache-cœur*, le psychanalyste absorbe la substance mentale d'un chat noir. Par un phénomène de transfert il tend à devenir chat, mais sans y parvenir totalement. Il s'essaye au ronronnement sans y arriver vraiment. Enfin il se met à miauler !

Mais il n'y a pas de métamorphose. L'animal qui réagit en homme ne cesse pas d'être un animal. L'homme animalisé garde ses caractères humains.

Pour finir, les végétaux sont animalisés ou humanisés : un œillet est doué de mimétisme. Des arbres qu'on abat sont victimes d'un massacre ; ils se plaignent comme des hommes qu'on assassine.

Mais ce qu'il faut noter surtout, c'est la variété des effets littéraires ainsi obtenus. Le ton va de la fantaisie légère (les animaux qui font du stop) au réalisme (la foire au vieux) et il se hausse jusqu'au tragique dans la description du massacre des arbres.

Terminons par la fantaisie dans les inventions et les situations. Ce qui frappe, c'est leur caractère fantaisiste. Une chose est ce qu'elle est dans la réalité avec un ajout inattendu. Trois exemples :

Le « *pianocktail* » de *L'Écume des jours* : c'est un piano normal et en plus il fabrique un cocktail. On pense aux créations de Dali (Le piano fontaine).

La cérémonie de mariage de Colin et Chloé. Elle devient une excursion dans le train fantôme des fêtes foraines qui tourne à la parodie religieuse.

Dans *L'Herbe rouge*, à l'inauguration de la machine à retrouver les souvenirs, le maire fait un discours mais la cérémonie officielle tourne au carnaval avec défilé de chars sans oublier le char du marchand de bébés « *propulsé par une batterie de tétines à réaction* ».

Voilà maintenant plus sérieux : dans l'œuvre de Boris Vian l'espace et le temps ne sont plus des catégories objectives, mais des éléments subjectifs liés aux sentiments et à la vie des personnages.

L'espace se modifie au gré des événements. Quand Colin apprend que Chloé est malade, dans la cabine téléphonique, les parois de cette cabine se resserrent : manifestation physique de son angoisse. Mais, sous l'effet d'une musique agréable, les coins d'une chambre s'arrondissent. Pour finir le plafond baisse et rejoint presque le plancher, signe matériel de l'étouffement que ressentent les personnages quand la maladie de Chloé s'est aggravée.

Il en est de même pour le temps qui est état mental. Bouleversé par la maladie de Chloé, Nicolas passe de vingt-neuf à trente-cinq ans. Et Colin lui dira : « *Tu as vieilli de dix ans depuis huit jours.* » C'est ainsi que Boris Vian oppose, dans *L'Herbe rouge*, le temps mécanique des emplois du temps scolaires au vrai temps qui est subjectif.

Voilà l'univers de Boris Vian : un univers de liberté. Les choses et les êtres ne sont pas limités et définis. Un objet n'est pas qu'un objet. Il peut vivre et mourir. Un

animal n'est pas qu'un animal, il peut réagir comme un être humain. Univers magique où des enfants, après avoir disposé trois objets en triangle, font surgir du sol une petite fille qui danse et s'enfonce dans le sol. On a l'impression que tout peut arriver.

Mais cet univers est aussi le nôtre. Boris Vian n'est pas un auteur engagé. Néanmoins son œuvre est une peinture critique de la société, parfois une dénonciation.

D'abord la religion. Boris Vian la traite avec irrévérence. Il se moque des prières et des cantiques que les enfants ne comprennent pas. Les pompes de Satan, c'est pour Wolf la pompe qui est dans le jardin du voisin. Mais voilà une critique plus profonde qui porte sur l'attitude de la religion envers la souffrance. Le curé de *L'Arrache-cœur* estime que la souffrance permet de gagner le paradis. Mais Jacquemort est certainement le porte-parole de l'auteur en disant : « *Je conteste qu'une chose aussi inutile que la souffrance puisse donner des droits quels qu'ils soient, à qui que ce soit, sur quoi que ce soit.* »

Surtout Boris Vian, par l'humour, rabaisse les élans religieux au plan humain le plus matériel. Ainsi le combat de Dieu contre le Diable devient un match de boxe truqué entre le curé et le sacristain. Et les prêtres ont des préoccupations bien plus matérielles que spirituelles.

Dans *L'Écume des jours*, le religieux espère se payer un surtout neuf grâce à la cérémonie qui coûte cinq mille doublezons. Mais Colin, ruiné, ne pourra offrir à Chloé qu'un enterrement minable : on balance le cercueil en chantant « *À la salade* » et on le vide dans le trou. Puis on jette de la terre et des pierres pour recouvrir le corps. L'humour noir dénonce le pouvoir de l'argent et du... manque d'argent.

Ensuite, Boris Vian s'en prend au travail qui asservit et détruit l'homme, comme le travail dans les mines de cuivre ; Il dénonce la dictature de la rentabilité. Chick est renvoyé parce que sa production baisse. Et quand le travail n'épuise pas l'homme, c'est un travail inutile et absurde, comme celui des bureaucrates.

Au travail abrutissant ou absurde Boris Vian oppose l'épanouissement de l'homme dans l'amour de la vie et de la nature : « *Aussi longtemps qu'il existe un endroit où il y a de l'air, du soleil et de l'herbe, on doit avoir regret de ne point y être.* »

Mais c'est peut-être une utopie. Dans la réalité, il y a la routine de l'existence. Même les plaisirs n'y échappent pas. Voilà le patinage : « *Toujours les mêmes filles, toujours les mêmes garçons, toujours les chutes et toujours les varlets-nettoyeurs avec la raclette.* » Voilà une surprise-partie : « *Qu'est ce qu'on va faire ?... La même chose que les autres fois ? Disques, bouteilles, danse, rideaux déchirés, lavabo bouché ?* » La vie est programmée : « *Dans sept ans tu feras ta première communion, dans vingt ans tu auras fini tes études et cinq ans plus tard tu te marieras.* »

Dans une vie vide on se sent vide. Seul le désir permet d'échapper au vide de la vie. Le sénateur Dupont (un chien !) est heureux parce qu'il a un but : avoir un « *ouapiti* ». Le psychanalyste Jacquemort se sent vide : il veut se remplir avec la mentalité des gens qu'il psychanalyse. Vivre c'est désirer, mais ce n'est pas avoir ce qu'on désire. Quand le sénateur Dupont a son *ouapiti* il n'a plus qu'une vie végétative où le bonheur n'est qu'inconscience.

Pire que le vide, l'usure et la dégradation : usure des choses, usure due aux années d'études, usure due à la vie, tout simplement ; usure de Rochelle dans *L'Automne à Pékin*, « *tant flétrie, cernes, marbrures, muscles mous, rodée, salie, relâchée* ». Il n'y a plus que la mort au bout, et la mort, c'est la perfection.

Pire que le mal que nous subissons est le mal que nous infligeons aux autres : la violence et la cruauté. C'est l'univers de *L'Arrache-cœur*, le roman le plus dur de Boris Vian. On vend les vieux dans des foires, on torture des bêtes, on maltraite les apprentis. Et on paye un homme pour être une sorte de bouc émissaire, qui se charge de la honte et des remords des habitants.

Au début, Jacquemort, le psychanalyste, est révolté. Puis il finit par s'habituer : « *Maintenant je me moque apparemment de la foire aux vieux, je cogne à regret sur les apprentis.* » C'est la contagion du mal. Heureusement, il y a l'amour maternel de Clémentine. Elle se sacrifie pour ses enfants, leur laisse les meilleurs morceaux, se contente des restes et de la viande pourrie. Seulement, c'est un amour maladif et possessif. Elle ne veut pas que ses enfants lui échappent. Elle finit par les enfermer dans des cages pour être sûre qu'ils ne risquent rien, en réalité pour les garder pour elle seule.

Enfin, il y a l'amour tout court, le couple :

Apparemment, le couple est stable, l'amour est partagé. C'est souvent deux couples parallèles : Colin et Chloé, Chick et Alise. Dans *L'Herbe rouge*, même schéma : « *Saphir était amoureux de Folavril, Lil de Wolf, et vice versa pour la symétrie de l'histoire.* » Jamais de tromperies ni d'infidélités, même si des tentations se présentent. Il y a une promesse de durée.

Pourtant, il existe une fêlure : les rapports dans le couple sont difficiles. Dans *L'Arrache-cœur*, Clémentine, après la naissance de ses enfants, refuse toute relation avec son mari. Et Angel affirme : « *Les femmes et les hommes ne vivent pas sur le même plan.* » Lil lui fait écho dans *L'Herbe rouge* : « *Ils ne sont pas faits pour nous. Ils sont faits pour eux. Et nous pour rien.* » C'est qu'entre Wolf et Lil il y a eu une sorte de décalage sensuel. Il avoue : « *L'initiation lente d'une femme trop vierge, la lassitude de [sa] part ... au moment où elle a commencé à s'y intéresser.* » Le couple est menacé par la dégradation. Et des exigences différentes peuvent le diviser. Anne aime Rochelle sans vouloir sacrifier les autres choses que lui offre la vie. Rochelle exige un amour exclusif.

Les obstacles qui nuisent à l'équilibre du couple sont variés. Entre Lazulli et Folavril, il y a cet homme qu'il croit voir quand il se rapproche d'elle et qui se révélera comme étant son double. Signe d'une mystérieuse inhibition ? Ce qui sépare Chick et Alise, c'est la passion de collectionneur de Chick, passion égoïste et malade. Il veut collectionner tous les manuscrits et livres de Partre (Sartre) et il ne se rend pas compte qu'il sacrifie son couple.

L'amour semble lié à la souffrance et à la mort. Alise tue Partre pour sauver Chick. Elle met le feu à des librairies qui vendent les livres de Partre. Elle meurt dans l'incendie et Chick est tué au cours d'une altercation avec la police.

Colin et Chloé forment un couple parfait. Mais la mort de Chloé va les séparer. Et dans un dialogue entre Colin et Jésus, Boris Vian, avec légèreté et irrévérence, pose le problème du mal et de l'injustice, de la responsabilité divine.

Sous l'humour, Boris Vian dissimule donc un profond pessimisme sur la vie et la relation dans le couple.

Quelques remarques pour finir :

D'abord Boris Vian préfère l'individu à la collectivité :

« *Il apparaît en effet que les masses ont tort, et les individus toujours raisons.* »

« *Ce qui m'intéresse, ce n'est pas le bonheur de tous les hommes, c'est celui de chacun.* »

Ensuite, il sait qu'il n'y a pas qu'une vérité, qu'il y a deux aspects des choses. Wolf dit : « *J'ai toujours prétendu pouvoir me mettre objectivement dans la situation de tout ce qui me fut antagoniste.* »

Trois exemples :

À Angel, qui pense que le désir c'est la liberté, Jacquemort répond : « *C'est parce que je n'ai envie de rien que je me conclus libre.* »

Ce dialogue sur le travail :

« *Le travail [...] donne à l'homme la faculté de s'abstraire temporairement des inquiétudes et des charges de la vie quotidienne.*

– *Rien n'est plus quotidien.* »

Enfin, on peut penser que les cages où Clémentine enferme ses enfants sont des prisons, mais l'apprenti maltraité en juge autrement : « *Ça devrait être merveilleux de rester tous ensemble comme ça, avec quelqu'un pour vous dorloter, dans une petite cage bien chaude et pleine d'amour.* »

La vérité est de l'ordre de la contradiction. Ensuite, elle est de l'ordre de l'imagination, non de la raison et de la logique ordinaire. Ainsi, voilà des maliettes, ces oiseaux improbables, à la limite de la sensation et de l'invention : « *Même si on ne voit pas les maliettes, il faut faire semblant.* » Et voilà le « *ouapiti* » que désire le sénateur Dupont : « *Un ouapiti, c'est vert, ça a des piquants ronds et ça fait plop quand on le jette à l'eau. Enfin... pour moi... un ouapiti est comme ça.* »

Les romans de Boris Vian appliquent donc parfaitement cette phrase extraite de l'avant-propos de *L'Écume des jours* : « *L'histoire est entièrement vraie, puisque je l'ai imaginée d'un bout à l'autre.* »
